Document generated on 07/17/2025 7:44 p.m.

Petite revue de philosophie

Roland Giguère : les textes de l'oeil

Claude Beausoleil

Volume 2, Number 2, Spring 1981

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1105651ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1105651ar

See table of contents

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)
2817-3295 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beausoleil, C. (1981). Roland Giguère : les textes de l'oeil. *Petite revue de philosophie*, *2*(2), 37–40. https://doi.org/10.7202/1105651ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Roland Giguère: les textes de l'oeil

Claude Beausoleil

Professeur au département de français

Entre l'image et le mot. Entre l'inscription et la forme. Entre la lecture et le symbole. On peut ainsi situer le travail littéraire et pictural de Roland Giguère. Ses textes poétiques tracent un espace de lecture où foisonne le sens pluriel. On peut y détecter des origines surréalistes, origines qu'il avoue lui-même et dont il nous indique clairement l'apport dans son dernier livre *Forêt vierge folle* (éditions de l'Hexagone, 1979). Cet ouvrage couvre toute une période de travail imbriquant intimement le visuel et le textuel. Collages, dessins, calligraphies, thématique, hommages à des peintres viennent montrer les jalons du parcours. L'oeuvre de Roland Giguère est du côté du noir, c'est là dans le sombre de sa sémantique et de sa structuration qu'elle donne le plus d'émerveillement. Ce qui frappe quand on lit Giguère ou encore quand on regarde ses oeuvres picturales c'est

l'homogénéité de l'ensemble. Ici pas de fracture, pas de ruptures voyantes, mais bien plutôt un déploiement à partir d'un sens central. Le dépaysement refait ses allures de paysage et en ce sens l'univers de Giguère propose un espace atopique et spécifique. Les mots sont là sur la page se donnant comme un réel et un imaginaire. De la même manière les formes ailées souvent semblant échappées du cercle terrestre sont là comme objets concrets présentant des facettes du rêve et du palpable. Giguère intègre fréquemment le texte à ses productions visuelles et c'est dans le va-et-vient des deux biais que se lit le sens et que parle un «âge de la parole» autonome et bicéphale. Entre les images et les mots le sens circule et se *montre*. Le dernier texte publié de Roland Giguère intitulé «le Chevalet de Redon» (La nouvelle Barre du Jour, no. 95, p. 7 à 16) précise davantage le fontionnement. En exergue on peut lire une phrase d'Odilon Redon qui détermine l'ambiance du travail: "Toute mon originalité consiste à faire vivre humainement des êtres invraisemblables selon les lois du vraisemblable, en mettant, autant que possible, la logique du visible au service de l'invisible.» L'ombre guette qui veut envahir et le texte et la toile. Celle tragique de la réflexion et de la lucidité. Celle définitive du silence inversé. Celle pesante de la signification qui marque le travail de la quotidienneté et de l'angoisse. Aux allusions directes aux lithographies d'Odilon Redon se greffe un texte qui s'interroge lui-même dans l'analogie et le déplacement: «A peine sortie de l'ombre, cette tête, dirait-on, veut y rentrer. Le regard s'estompe et fuit dans l'épaisseur du fusain. Le front s'obscurcit et se fond dans les rides. La chevelure se dénoue et coule sur l'oreiller fleurie de noires pensées. Il n'est pas facile d'arracher quoi que ce soit à cette nuit

fermée sur elle-même comme une noix.» Alors commence le processus de la lecture et nous voilà devant la page qui s'interroge sur sa fragilité. On peut revenir au poème. On peut regarder la lithographie. On ne peut fuir leurs questions. C'est le passage de l'obscur quand les formes le repoussent et le relativisent. C'est le texte de l'oeil qui nous envisage comme fissure. «Rien à l'horizon qui pourrait permettre la halte, le repos en lieu connu. On est obligé d'errer à l'intérieur de ce cadre, de coin en coin.» Et cet exercice est sobre et prenant.

Notes diverses: et sur l'ensemble de l'oeuvre, voir comme un jeu de séduction qui s'opère entre le langage et le sens vu. On ne séjourne jamais trop longtemps dans les zones du silence toujours les mots reviennent et visent juste. C'est l'effort de Giguère. On n'échappe que des lambeaux de textes, il président à la fête. Je ne réinvente que les états de la chose. Ici dans ce texte je dérive pour *parler dans* car à travers les mots et les images je perçois ce qui fait que le travail est un éclat. Si *le défaut des ruines est d'avoir des habitants,* c'est que germe encore le saut de la poursuite. Par des allusions entre le noir et l'encre, entre le profil du rêve et la décomposition langagière je tente de rendre des comptes, de ceux qui sont chargés de silhouettes, de transformations et de bousculades.